

Paul et Monsieur I.

Fred Imbert

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

— C'est pas trop tôt, Monsieur I. , m'avait lancé Paul du haut de son mètre soixante-cinq alors que je tentais d'extraire de l'enveloppe ce qui ressemblait à une coupure de journal.

Son tee-shirt gris vendait du rêve : « We have no limits ». Une promesse pour vous, un idéal pour lui. Paul était comme ça, partageur de ce qu'il n'avait pas encore. Le cheveu gras, la peau pâle grêlée de cratères en activités répartis sur une face étroite par un hasard généreux, et tout au bout, un menton en *galvroche*.

— Ben ouais, z'êtes pas un rapide. Y a qu'à voir la pile de trucs sur votre bureau, ajouta-t-il comme je le questionnais par-dessus mes lunettes.

— En plus des machins sur les bidules avec les choses des trucs, c'est ça ? répliquai-je, éculé par vingt ans de mauvaise foi professorale.

Il avait haussé ses épaules pointues, pressé d'aller vers le coin lecture, son skate sous l'aisselle. Contrairement à son habitude, il n'alla pas puiser dans le bac à BD. Il se contenta de regarder la pluie qui dégoulinait sur le gravier des toits terrasses, hypnotisé par le carillon de la gouttière sur le capot des bouches d'aération.

— Vous avez un souci Paul ?

Le vouvoiement bénéficiait d'une place à part dans ma panoplie d'enseignant. En plus des modulations d'intonation, du rythme, du vocabulaire, de l'accent, il offrait le tutoiement en joker.

La main posée à plat sur la vitre de l'aquarium, il s'apprêtait à me répondre lorsque la femme avait surgit entre nous. Le chignon haut, dressé avec soin sur un visage en cœur dépourvu d'expression, des lunettes à large monture qui faisaient loupe sur des yeux clairs, elle portait un tailleur beige et un débardeur crème à larges mailles. Ses escarpins provoquaient la toux sèche d'une moquette surprise. Nous l'avions dévisagée, chacun son profil, jusqu'à ce qu'elle pivote dans ma direction et frotte ses bras nus avec un sourire crispé.

— Oui le temps est humide, lui avais-je lancé, et avec toutes les baies vitrées, on a vite fait de se sentir rôti en été et congelé l'hiver, comme un croque-monsieur mal cuit.

La porte d'entrée du CDI avait claqué derrière elle tandis qu'elle traversait sans ralentir, l'écho sur les talons, jusqu'à disparaître dans la salle des profs à l'opposé.

— C'était nul, Monsieur I., avait lâché Paul avec la morgue d'un spécialiste Ès Humour capable de hoqueter d'un rire solitaire à la lecture d'un Titeuf auquel il manquait des pages. J'étais en droit de mettre en doute son évaluation mais à la place, j'insistais :

— Vous avez un souci Paul ?

— Ça manque de lumière aujourd'hui, M'sieur, vous trouvez pas ?

Je découvris avec surprise que je n'avais pas allumé les néons. Ni les ordinateurs qui trônaient sur mon bureau. Où diable avais-je la tête ce matin ?

J'allais me lever pour atteindre les interrupteurs quand Paul avait rajouté dans un soupir :

— C'est juste que j'en ai marre. Tous les matins se répètent. Rien ne change.

— Houlala mon ami ! lui avais-je lancé du tact au tac. Il faut juste savoir déceler l'extraordinaire dans l'ordinaire, laisser libre court à votre imagination !

— ...

— Hé bien...tiens...tenez...cette femme qui vient de passer entre nous, murmurais-je pour ne pas être entendu, imaginons que je demande à Evan s'il l'a vue.

Je venais juste de repérer le petit brun malingre recroquevillé au milieu des livres documentaires. Son coupe-vent trempé me laissait penser qu'il venait tout juste d'arriver et j'étais surpris que ce garçon d'une politesse désuète ne m'ait pas salué.

— Evan ?

Je dus m'y reprendre à trois fois avant qu'il me fasse une place dans son univers. Evan, illustre membre du Café littéraire du mercredi, habitait la lune. Curieux pour un passionné de fourmis mais conforme au timide maladif qu'il était. Un enfant-bourgeon dont j'avais, à force d'écoute chaleureuse et de douces stimulations, réussi à déployer les sépales d'un calice qui n'avait pas encore dévoilé toutes ses couleurs. Même ainsi, il hésitait encore à répondre à l'appel de son prénom.

— Oui, Monsieur I. ?

— Avec Paul, on se demandait si tu avais vu passé la dame ?

— Oui, oui, je l'ai vue. C'est la remplaçante je crois.

Je reportais mon attention sur Paul, Evan sur le rayon Zoologie.

— Imaginons maintenant Paul, qu'il nous ait répondu : « Non Monsieur, je ne l'ai pas vue »...Imaginez que nous soyons les seuls à pouvoir témoigner de sa présence !
Imaginez-en toutes les implications !

A la manière dont il plissa ses petits yeux marrons, j'éprouvais le plaisir de l'avoir poussé à réfléchir. Un enfant qui pense, c'est l'espoir qui perce l'obscurité barbare. Comment pourrais-je un jour m'en lasser ?

— Et puisque le diable est dans les détails, vous avez remarqué que votre skate n'a plus de roue avant ?

— Ha ouais. Sans blague.

J'aimais bien sa manière de surjouer l'adolescent excédé. D'autant plus que Paul n'avait pas encore osé l'épilation des sourcils. Quand il les fronçaient, ceux-ci formaient une ligne horizontale.

— J'ai eu un accident. Vous vous rappelez vraiment rien ? Sur le pont ? La médiathèque ? Votre Cercle de poètes ?

Comme ma collègue auparavant, un frisson glacé glissa si fort le long de mon dos que je me tournais pour vérifier que la porte était bien fermée. Le vent insistait pour entrer avec une vigueur accrue. A chaque bourrasque, des crépitements secs courraient le long du puits de jour au-dessus de ma tête. Je travaillais depuis cinq ans dans ce collège. Depuis cinq ans j'attendais comme une évidence l'arrachement de cette coupole pâle battue par les éléments. Je m'étais préparé à la pluie glacée sur mon visage stupéfait. L'espace d'un instant je crus même la sentir.

—Y a personne aujourd'hui, Monsieur I., dit une voix nasillarde que je savais empêchée par un appareil dentaire qui aurait fait passer une muselière pour un protège-dent. Sacré Benjamin. Incapable d'être à l'heure, il se faufilait souvent à mon insu derrière le présentoir à périodiques. Un vrai Houdini.

— Bonjour Benjamin, lui répondis-je en guise de rappel. Dîtes donc, vous n'êtes pas passé entre les gouttes vous non plus. Et si vous pouviez cesser de vous glisser au CDI comme un fantôme, mon vieux cœur vous en remercierait.

Ses boucles brunes ruisselaient de son hydrocéphalie vers son K-Way rouge. Il me rendit un regard trouble avant de prendre place sur la chauffeuse numéro 7 du coin lecture, la place fétiche pour laquelle il se battait une récréation sur deux.

— Pas un cercle de poètes, Paul, juste un Café littéraire. On partage nos lectures autour de boissons sans sucres et de chips allégées au soja.

— Beurk !

— Beurk la lecture ou beurk le soja ?

Nouvelle ondulation des clavicules.

Si seulement l'horaire n'avait pas coïncidé avec celui de son entraînement de skate board...J'avais la certitude qu'avec du temps, j'aurais pu réussir à lui faire partager nos moments de convivialité. Ce gamin avide de repères carburait à l'attention et son humour décalé manquait de spectateurs. Il aurait pris Evan sous son aile, se serait battu avec Benjamin, aurait fait le bogoss avec Élodie, rivalisé avec Wassim et joué les grands princes avec Anissa. Il se serait épanoui au sein d'une normalité dont était dépourvue sa famille de parents à mi-temps.

C'est à la vue d'Anissa assise à la table du fond, ses longues tresses collées sur les tempes, que je compris que quelque chose n'allait pas. La peau mate, vêtue d'un ciré noir qui avait du appartenir à une de ses sœurs, je ne voyais d'elle que les reflets des éclairs dans le charbon de ses yeux. Je ne me souvenais pas d'un jour sans l'éclat de son rire contagieux ourlé des dents du bonheur.

Je me levai d'un bond pour contourner le bureau en demi-cercle. Paul s'était assis à coté de Benjamin et regardait le sol, lui aussi avait l'air triste. Le froid sur mes chevilles m'alerta. Misère ! L'eau glacée avait trouvé à s'infiltrer ! Qu'allaient devenir les livres ?

Quand la catastrophe advient, on montre des gens paniqués, on imagine des cris d'angoisse, pourtant, moi, c'est un calme hors du temps qui me saisit, le confort d'un pilotage automatique avec la bienveillance en plus. La priorité, c'étaient les enfants.

— Mes chers élèves, le navire prend l'eau, nous allons devoir évacuer les lieux, m'exclamais-je d'un ton badin dont je n'étais pas peu fier.

L'écho d'un souvenir voleta aux limites de ma conscience.

Incroyable comme les flots envahissaient le CDI ! L'eau m'arrivait déjà aux genoux.

Et les enfants qui n'avaient toujours pas bougé.

La façon dont Paul me défiait du regard me rappela un vieux western. Un duel où c'est le premier qui se souvient qui gagne.

Evan avait rejoint Anissa pour s'asseoir à coté d'elle. Il ne semblait pas perturbé par le goutte-à-goutte qui perlait de la tenue de sa voisine pour dégouliner sur sa tête.

Je commençais à avoir peur.

— Allez les enfants, je vais vous sortir de là et tout ira bien. Venez.

— Monsieur I. ?

Quelqu'un tirait la manche de mon goretex. Depuis quand portais-je ce coupe-vent au boulot ?

— Vous ne les sauverez pas, Monsieur.

Des baskets pour être à l'aise, un sac à dos, avais-je une sortie de prévue ?

La pluie redoublait, si c'était pas un comble ! Elle frappait sans distinction les romans, manuels, dictionnaires qui se liquéfiaient peu à peu jusqu'à former des pâtes molles sur les rayonnages. Tout le Centre de Documentation disparaissait.

Je tirais la capuche sur mon front pour me protéger du déluge. Paul passa derrière moi sur son skate, à toute vitesse, tout heureux de la gerbe qui se fracassait sur mon poncho.

— Malotru ! m'indignais-je le sourire aux lèvres. Vous voulez pas plutôt monter avec nous Paul ? Le mini-bus vous posera à la médiathèque, ça vous avancera.

— Pas la peine, Monsieur I. A+.

Je secouais la tête avec un clin d'œil pour mon placide Wassim assis à côté du conducteur :

— Il peut toujours attendre pour le A+ ce petit cancre.

L'emphase toute orientale, il plissa ses yeux sombres, me gratifia d'un bref éclat dentaire, puis se replongea aussitôt entre les pages du roman qu'il souhaitait nous présenter plus tard. Un, deux, trois...je vérifiais chaque ceinture et le compte de mes ouailles avant de prendre place juste derrière le chauffeur pour profiter du spectacle de l'averse sur l'écran géant du pare-brise.

A chaque battement des balais, un nouveau cliché. Les gens qui se pressent avec des poches en plastiques en guise de protection. Un panache laiteux qui s'abat en lame de fond sur des géraniums. Les feux oranges qui déteignent sur les travaux du pont. Puis Paul. La roue du skate. Le coup de volant. Sur l'avant, cet impact qui me tord les viscères. La parapet qui cède et le mini-bus qui bascule dans la rivière en crue.

Le choc arrive très vite. Je reconnais le cri d'Élodie alors que l'eau s'engouffre par l'arrière. *Dieu merci les enfants avaient leur ceinture.* Je me souviens de cette pensée. Du courant qui me pousse contre le corps du chauffeur. Lui n'était pas attaché. Je fais glisser mon regard sur la masse sanguinolente de sa tête et l'angle inhumain de son cou. Avant d'appuyer sur l'ouverture des portes, je prends des repères visuels, Wassim à portée de ma main, Élodie deux places derrière, Evan et Anissa au fond avec Benjamin.

— Mes chers élèves, le navire prend l'eau, nous allons devoir évacuer les lieux, m'exclamais-je d'un ton badin dont je n'étais pas peu fier.

Du talon, j'écrasais le clapet d'ouverture et les portes s'ouvrirent avec un dernier souffle. Je sautais par dessus la cascade pour me saisir de Wassim, déverrouiller sa ceinture. L'eau glacée le fit se raidir et je le serrai plus fort contre moi.

— Retiens ta respiration, mon grand. Dès que l'eau nous recouvre, on sort.

Compris ?

Un hochement de tête. Le pauvre. Je songeais que c'était déjà beaucoup.

La rivière transforma mes vêtements en chape de glace. Les tourbillons de limon dans lequel l'avant du bus s'était encastré brouillaient les sens. J'avais presque pied, et par petits bonds je parvins à hisser le petit jusqu'à la berge.

En trois brasses, j'étais retourné à la carcasse, et, malgré ou grâce à ses fées de lumière autour de moi, j'avais pu atteindre Élodie.

Je me souviens de la saveur de cette goulée d'air captif alors que je la saisissais, sans même sentir les griffures que la pauvre enfant m'infligeait au visage. Elle se débattait tant et tant. J'ignore comment nous réussîmes à nous extraire du véhicule. Wassim avait repris ses esprits. C'est lui qui aperçut Paul, agrippé à un tronc. Dans ma précipitation à le rejoindre, je m'imaginai comme un bouchon de ligne qui repousse l'appel des profondeurs. Son visage congestionné de douleur m'était un supplice, ses gémissements une torture alors que je le ramenaï parmi les vivants. Je n'ai rien d'un héros. Je déteste nager. Mais le courant avait emporté ma raison. La terreur des trois enfants prisonniers était devenue la mienne.

Je me vois y retourner, encore. Saisir l'antenne pour ne pas être emporté. Happer le haut de la porte et plonger la tête dans l'eau marron. Me hisser, place après place, vers l'arrière du bus, jusqu'à deviner les Feiyue d'Evan. Puis je me souviens de la fin...Ce bras glacé qu'on me plonge dans la gorge. Ma panique. Les enfants.

Quand j'écarte les mains de devant mes yeux, je suis de retour dans le CDI. Evan, Benjamin et Anissa m'attendent devant la porte du conseiller d'Orientation. Cela me fait sourire.

— Content de vous savoir avec nous, Monsieur I. Les autres auraient pas aimé passer sans vous, me dit Paul comme si nous nous apprêtions à partir en promenade.

— Vous aussi...

— Le mini-bus m'a pas raté. Des trucs internes.

— Tu sais, juste avant l'accident, j'ai vu la roue de ton skate se briser. Tu n'y es pour rien, Paul. C'est vraiment pas ta faute.

Il avait penché la tête sur l'épaule, avec ce petit sourire en coin qui lui écartait aussi les narines. Combien de fois lui avais-je demandé de se moucher ? Cette fois-ci, je le connaissais assez pour savoir qu'il était heureux.

— Alors je pense que je vais pouvoir vous accompagner, Monsieur I.

— Permits-moi juste de contenter une dernière fois ma curiosité, s'il te plaît.

Je me dirigeais vers mon bureau pour lire la coupure de presse : « Tragique accident.... »

— Je vois, grimaçai-je. Ma remplaçante collectionne les articles de journaux ?

— Ben vous êtes un peu un héros quand même...

— Et comme récompense je suis condamné à vous supporter encore après ma mort ? Génial !

Avec ce rictus ironique qu'il connaissait bien, je désignais la porte du conseiller d'Orientation qui étincelait de blancheur.

— Allons-y Paul, puisque nous avons rendez-vous...